

## POÉSIE.

## SCENES CHAMPÊTRES.

## TROISIÈME CÈNE.—LE BATTAGE AU FLÉAU.

Pour goûter ce que dit ma muse familière  
Reportez-vous, lecteur, cinquante ans en arrière,  
Puis venez et suivons un sentier tout nouveau.  
C'est un jour de décembre, il fait froid au hameau.  
Le soleil n'a pas pris sa course étincelante,  
Et l'on entend le chant de la lisse fuyante  
Où des pesants grelots le vacarme incessant.  
La chandelle rayonne au foyer vigilant.  
Mais quels sons de tambour, bruits réguliers, étranges  
Ont retenti soudain sous le chaume des granges ?  
Pan-pan-pan, pan-pan-pan ! on frappe à qui mieux  
[mieux

Pan, pan, pan, de partout redit l'écho joyeux.  
Ne soyons point surpris, matinale cadence,  
Le battage aux fléaux avant l'aube commence.

Le fléau ! nos enfants ne le connaîtront pas,  
Aux machines yankees il a cédé le pas.

Les aïeux ignoraient nos coûteuses manières.  
D'un cuir neuf et bien fort deux étroites lanières  
Au maintien (1) fait de hêtre ou de blond merisier  
Adaptaient une batte, un bois lourd et grossier  
Que l'on taillait toujours dans le plus dur érable.  
Ils avaient fait dès lors tout l'apprêt désirable  
Pour retirer le grain de leurs épis nombreux,  
Seulement il fallait des bras forts et nerveux.  
Sur les planchers épais des larges batteries  
Les gerbes tour à tour tombaient des tasseries.  
La batte s'élevait puis retombait soudain,  
Et les épis froissés laissaient couler le grain  
Comme au souffle du vent la feuille frémissante  
Laisse couler du ciel la rosée éclatante ;  
Et lorsque chaque gerbe avait vu le fléau,  
Que le blé s'élevait en un vaste monceau,  
Que la paille était prête à former des litières,  
Ou nourrir les brebis et les vaches laitières,  
Du van l'on entendait le son tout haletant.  
Et l'avoine et le blé n'osaient qu'à cet instant  
Des hangars du fermier aller franchir la porte.  
En ces jours d'autrefois où mon chant vous trans-  
[porte

Le robuste Grégoire et le père José  
Étaient deux bons voisins, chacun fort empressé  
De vider au plus tôt ses deux superbes granges.  
Et puis c'était pour eux un plaisir sans mélanges  
De se dire, un bon jour, j'ai fini..... le premier !  
Ils battaient à l'envi depuis le mois dernier,  
Lorsqu'un matin José s'en allant à l'ouvrage  
Entend des cris aigus partis du voisinage ;  
Il s'arrête tout court. Hélas ! oui, c'en est fait,  
Par son brave voisin il vient d'être défait.  
Le son qu'il entendait c'est la voix de Grégoire  
Qui par un chant de coq annonçait sa victoire.  
Et le père José, non sans quelque chagrin,  
Dit : ce sera mon tour, bien sûr, à l'an prochain.  
Manche.

Comme ces temps sont loin ! ici, comme en Bretagne,  
Nos usages s'en vont, partout « le progrès gagne !  
« Le battage sur l'aire est presque abandonné.  
« Il vient des hommes noirs au chapeau goudronné,  
« Moustachers et barbus, traînant une machine  
« Qui fait en peu de temps l'ouvrage et qui ruine  
« La vieille poésie avec les vieilles mœurs ; -  
« Elle remplit les champs de stridentes clameurs  
« Et vomit en hurlant une infecte fumée. »  
Et quand tout est fini, dans sa maison fermée,  
Oisif on passera le reste de l'hiver.  
Nous regrettons ces temps où sous le ciel ouvert  
Vivait sur notre sol une puissante race  
Qui d'incessants travaux ne semblait jamais lassé.  
Nous pouvons être encor dignes de nos aïeux,  
• Mais tremblons, le mal va grandissant sous nos yeux.

M.

## QUATRIÈME CÈNE.—LA MESSE DE MINUIT.

La nuit sur la Judée avait jeté ses ombres,  
Tout goûtait le repos ;  
Seuls de pauvres bergers, pendant ces heures sombres  
Gardaient leurs blancs troupeaux.

La bise avec fureur soufflait par intervalle  
S'élançant des côteaux,  
Et les bergers tremblaient, ou cachaient leur front  
Sous leurs légers manteaux. [pâle

Mais, à leurs yeux surpris quelle est donc cette au-  
Aux reflets argentés ? [rose  
Le jour semble venu, mais il est loin encore,  
D'où viennent ces clartés ?

Et s'échappant bientôt, un long ori d'épouvante  
Part de chaque pasteur,  
Un ange était près d'eux ! mais de sa voix touchante  
Il dit : n'ayez point peur.

Je suis venu remplir un message agréable :  
Un Sauveur vous est né !  
La paille est son berceau, dans une pauvre étable  
Ce Dieu vous est donné.

Quand l'envoyé céleste eut parlé de la sorte,  
Au haut du firmament  
D'anges formés en chœur une auguste cohorte  
Disait ce joyeux chant ;

Gloire, gloire au plus haut des cieux,  
Gloire, gloire à l'Être Suprême ;  
Pour les hommes qu'il aime  
Il s'incarne lui-même.  
Au Dieu Sauveur gloire en tous lieux.

O Vierge d'Israël,  
Qui te rendit féconde ?  
O Vierge d'Israël  
Tu possèdes le ciel  
Et tu sauves le monde.